N.A.N. 49177

Paris, le 1er Avril 1880.

Mademoiselle et chère amie,

La gracieuse petite a succombé. Après d'inoyables fatigues (la mère n'a aucun parent à Paris), je m'appartiens un peu aujourd'hui. Causons de ce qui vous intéresse.

Je vous dégais, je crois, que j'ai porté notre manuscrit à la Revue de France, le 10 Mars, après l'avoir revisé de très près. La traduction est, en certains endroits, tout-à-fait excellente. Vous avez une connaissance étonnante des idiotismes de notre langue. Mais, par ci par là, il vous arrive aussi de traduire des idiotismes de la langue allemande, et alors les corrections deviennent nécessaires. L'emploi des prépositions est souvent défectueux, et vous confondez souvent — ce que les étrangers font toujours — l'imparfait avec le passé défini. Je ne m'arrête pas à vous signaler d'autres peccadilles.

Quand la traduction aura paru, je vous renverrai le

manuscrit, et si le cœur vous en dit, vous pourrez étudier les petits changements que j'ai introduits dans le texte. J'ai respecté scrupuleusement, du reste, et je me suis borné à retrancher la valeur de trois, quatre lignes au plus, qui m'ont paru obscures. Telle qu'elle est, votre version me paraît devoir figurer prochainement dans la Revue de France. Si je ne m'étais engagé l'année dernière, alors que la Nouvelle Revue, dirigée par Madame Adam, n'était pas encore fondée, j'aurais préféré ne pas retourner à la Revue de France ; mais je devais avant tout respecter la parole donnée. On ne m'a pas promis l'acceptation de la traduction. On veut la lire d'abord et prendre son temps. Mais j'espère que la réponse sera favorable. Je suis d'avis de l'attendre patiemment et de ne pas brusquer les choses. On ne gagne rien à vouloir aller trop vite. J'ai d'ailleurs promis à Revue que vous m'auriez autorisé à corriger les épreuves. On ne saurait donc manquer de m'annoncer un de ces jours la décision prise.

J'ai été très touché de la peine que vous avez pris. de me faire copier un article sur les femmes-poètes d. l'Autriche. Je ne vois pas, cependant, que l'article en question puisse et doive me servir de modèle. Je signe des deux mains le grand éloge qu'il fait de vous ; mais cet éloge est bien vague. Je n'aime pas les adjectifs non accompagnés de preuves. „Genial, thraenenreich, packende Wahrheit" — très bien ; mais genial en quoi ? thraenenreich pourquoi ? la Wahrheit pourquoi est-elle packend ? — „Es liegen in diesem leben dunkle Schatten ?" — Wilcke ? Man möchte es gerne wissen oder doch wenigstens ahnen ? En un mot, l'auteur suppose qu'on a lu vos volumes et qu'on a présent à l'esprit tout ce qu'ils disent. Moi qui écris pour des Français incapables de vous lire, je ne puis l'imiter. Il faut que j'explique que je raconte, que je cite, que je produis des pièces, que j'essaye de prouver tout ce que j'avance. Quant à Madame de Knorr, la critique me paraît tout-à-fait injuste. Je lui reproche d'être catholique, d'avoir des

croyances religieuses politiques, et de le laisser vrai. Comme s'il était si agréable de se sentir rongé par le doute, et comme si le sentiment politique n'anoblissait et ne transfigurait pas toutes les croyances! Et c'est le cas de Madame Kaous. Elle est catholique tant qu'on voudra, et je m'en suis aperçu avant de la connaître personnellement, mais elle n'est ni dogmatique, ni sèche, ni pédante, et c'est là la seule chose qu'il faille citer.

Il y a une autre chose qui m'a frappé dans l'article: c'est le ton de persiflage à l'endroit des dames nobles qui se permettent de versifier. Moi qui suis un républicain de vieille roche, je m'étonne qu'on décourage la noblesse et qu'on lui fasse un crime de l'innocent plaisir qu'elle se donne en se payant de beau papier. Heureux le pays où l'aristocratie estime, aime et mettein les lettres! Les bourgeois ne comprennent pas toujours l'importance et l'heureuse influence qu'elles ont, et les épiciers qui voient que la vie consiste à vendre et à acheter de la mélasse me paraissent bien plus ridicules que les nobles qui, en passant, font allusion à leurs armoiries dans des vers joliment tournés.

WIENER STADTBIBLIOTHEK

Z.J.M.49177

Quoi qu'il en soit, l'article ne sera utile en provoquant ma contradiction sur plusieurs points, et je vous remercie sincèrement de m'avoir envoyé cet intéressant spécimen de critique légère.

J'aime mieux vos observations à vous sur les poètes, au sujet desquels j'avais pris la liberté de vous poser des questions. Je ne dis pas que je serai toujours d'accord avec vous; mais avant de risquer un jugement différent du vôtre, j'y réfléchirai à deux fois. A distance et quand on ne connaît pas certains détails de la vie des poètes, on se trompe presque infailliblement sur le degré de sincérité qu'ils ont mis dans leurs compositions. Ainsi Meissner m'avait paru sincère et j'avais cru reconnaître chez lui un talent dépassant nettement et franchement la moyenne. Ce que vous m'en dites me fera apporter plus de prudence encore dans mes études. Mais, je le répète, je dirai mon sentiment, dussé-je me tromper grossièrement, car la seule chose qu'on puisse et qu'on doive me demander c'est aussi la sincérité. En tous cas, je conserve soigneusement vos notes. Vous les aurez d'ici avec votre bonne grâce habituelle, au risque de vous imposer un ennui et des fatigues; elles me serviront de guide et de garde-fou.

Si je fais un deuxième volume, je suivrai le conseil que vous me donnez, d'éviter le développement. Mais je ne regrette pas d'être entré dans des développements dans mon étude sur vous : le sujet l'exigeait. Laissez-moi apporter dans ma réponse la franchise que j'apporterais dans un entretien avec ma sœur. « Si je n'avais pas suivi pas à pas le développement du poète », j'aurais aussi votre physionomie morale et, par suite, votre physionomie littéraire. Mettons les points sur les i. Si je m'étais arrêté (comme Kurz l'a fait) à votre cri : Trop tard, trop tard, qui termine la première phase amoureuse, j'aurais présenté à mes lecteurs une autre femme, c'est-à-dire un autre poète, que celle que vous êtes réellement. C'est pour être moi-même au clair et pour ne pas induire le lecteur en erreur que je vous ai posé la question, ainsi que vous vous le rappelez peut-être. J'avais fait en effet un autre plan, comme sur celui de Kurz, mais je m'étais aperçu bientôt que j'étais dans le faux. Pour en avoir le cœur net, je vous ai interrogée ; vous m'avez répondu, et j'ai tâché de conformer ma rédaction à votre réponse et aux impressions si nettes qui avaient précédé cette réponse. En peignant une femme-poète qui avait vraiment, non pas

une fois, mais plusieurs fois, de trouver le bonheur dans l'amour, j'ai respecté la vérité. Il n'y a rien d'humiliant, du reste, à faire cette tentative plusieurs fois. Donc, si je vous ai blessé, ainsi que semble l'indiquer le mot de « vérité négatives », c'est bien malgré moi, c'est évidemment par suite de mon manque de talent, c'est par un mauvais emploi de ma méthode, ce ne peut être par suite de la méthode elle-même. Ce que vous me dites de Meissonier m'intéresse au plus haut point. Si je connaissais sa vie, je reconnaîtrais sans doute comme vous qu'il y a de faux, d'artificiel et de forcé dans ses pièces. Chez les poètes lyriques, ce talent est lié en effet beaucoup plus intimement que chez d'autres à la vie, à l'individualité. Or, la vie, qu'est-ce, si non un développement? Vous me dites à la lieu de suivre pas à pas le poète dans son développement, faites-nous connaître son individualité. Mais comment ne voyez-vous pas que l'un ne va pas sans l'autre?

Tenez, voulant vous réserver une surprise, j'ai porté à la Revue une copie entièrement réduite de mon étude. Dans cette réduction, je me suis conformé tout-à-fait à votre conseil; j'ai retranché toute la

seconde phase amoureuse, et j'ai présenté au lecteur une Betty Barbi qui n'a aimé qu'une fois. Je ne sais pas si vous m'approuverez ; mais moi, quand l'article paraîtra dans la Revue, je ne serai pas satisfait ; la Betty Barbi de la Revue sera une autre femme que celle que j'ai entrevue et que présentera le livre. — Il fallait vous borner à indiquer brièvement la seconde phase, me dites-vous peut-être. — Entendons-nous ; si je dois indiquer la seconde phase, il faudra bien aussi (indiquer) en quoi cette seconde phase diffère de la première et alors je ferai — ce que j'ai fait. Votre second amour s'est exprimé en effet autrement que le premier. Au point de vue littéraire il y avait donc nécessité de développement, aussi bien qu'au point de vue psychologique. Rappelez-vous un mot de Hegel, le grand sophiste à qui il est arrivé, comme à beaucoup d'autres, de rencontrer quelque fois la vérité : l'histoire, a-t-il dit, réelle ou est l'essence des choses. Cela est vrai. La poésie lyrique c'est la vie d'une âme, cette vie il faut que je la raconte dans la limite de la connaissance que j'en ai et des convenances et des règles que dicte la délicatesse. Ai-je eu la main grossière et lourde ? J'relirai pour la troisième fois, afin de m'en assurer. En tous cas, la bonne volonté de concilier tous mes devoirs envers vous

Z. T.N. 49177

ne m'a jamais fait défaut. Si je vous ai blessé, c'est bien malgré moi et j'en suis plus mortifié que je ne pourrais dire.

Dites-vous d'ailleurs et n'oubliez jamais que je n'ai pas la prétention d'être un critique dans le véritable sens du mot. Je laisse à d'autres le soin de « juger », de peser, de prononcer des sentences, d'aligner des adjectifs etc. Je suis simplement un solitaire, un mélancolique, qui a charmé ses loisirs en recueillant ses impressions sur des poètes qu'il aime particulièrement et qui a conçu l'ambition d'appeler l'attention de ses compatriotes sur ces poètes. Je aurait préféré annoncer tout court leur excellence, d'écrire en quelques traits leur physionomie, et amener le public à faire lui-même connaissance avec cette physionomie. Mais le public ne le peut pas, la physionomie est masquée par la langue, il fallait donc la faire voir en traduction et la faire parler tant bien que mal au moyen d'un drogman, d'un interprète. J'ai été cet interprète. Après moi, il en viendra d'autres qui feront mieux et qui feront autre chose. Ils ne laisseront plus la parole aux auteurs eux-mêmes, afin que le public entende le son, fût-il le son très affaibli, de leur voix; ils diront ce qu'ils pensent de ce son; ils jugeront, ils classeront, ils compareront, ils feront œuvre de critiques, et comme je ne connais pas l'envie, et que j'ai la bosse de l'admiration très développée, je serai le premier à applaudir à ce qu'ils auront fait.

Il me semble que j'avais encore beaucoup de choses à vous dire. Je vous le dirai une autre fois. Pour aujourd'hui, je m'arrête là. La fatigue m'en fait une loi.

Croyez à toute ma reconnaissance pour les peines que vous vous êtes données, et à mes sentiments de profonde et respectueuse affection.

A. Marchand.

WIENER STADTBIBLIOTHEK

Il me semble que j'avais encore beaucoup de choses à vous dire. Je vous le dirai une autre fois. Pour aujourd'hui je m'arrête là. La fatigue m'a fait une loi.

Croyez à toute ma reconnaissance pour les pièces que vous avez bien voulu me donner, et à mes sentiments de profonde et respectueuse affection.

A. Marchand.